60e ANNEE (6e série) N° 14 6 AVRIL 1950

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

# Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'œuvre du général Weygand en Afrique. — II. La contemplation, en Amérique. — III. Le catholicisme américain. — IV. La Terre peut-elle nourrir l'humanité ? — V. L'Allemagne et les Soviets. — VI. Les Archives secrètes de la Wilhelmstrasse. — VII. La catholique Pologne sous le baillon. — VIII. Causes de béatifications de martyrs des rouges. — IX. Revues théologiques en Afrique. — X. Un chanoine au Thibet interdit. — XI. Chronique de l'Année Sainte.

I

Notre dernière Causerie se terminait par une analyse des pages consacrées par le général Weygand au problème brûlant de l'armistice, en 1940. La *Revue... des deux-mondes* du 15 janvier 1950, nous donne de nouvelles pages de ses *Souvenirs* et nous parle de sa mission en Afrique.

Il a été statué depuis 1944, que le seul fait d'avoir fait partie d'un ministère sous le maréchal Pétain constituait un délit qui ne pouvait être puni trop sévèrement. Le général Weygand ne rougit pas le moins du monde d'avoir été au pouvoir, sous le régime de Vichy :

« Pendant onze semaines, dit-il, j'ai fait partie du gouvernement formé par le maréchal Pétain. Le 16 juin, après la démission de M. Reynaud, j'avais accepté d'être ministre de la Défense nationale, dans le nouveau Cabinet. Bien que je me sois toujours tenu éloigné de la politique et que je n'aie jamais fait partie d'aucune combinaison ministérielle, je jugeai qu'il était de mon devoir de veiller aux suites de l'armistice et d'aider le Maréchal dans sa lourde tâche.»

Le général ne cache pas que, autour du Maréchal, les dissensions ne manquaient pas. Le général Weygand avait pour lui la majorité des ministres, et il exprimait souvent son sentiment en termes très vifs. Un matin de septembre 1940, le Maréchal lui annonça qu'il allait lui confier une mission en Afrique. Sur ces entrefaites, un accident d'avion lui imposa quelques semaines de repos et de réflexion. Il comprit l'impossibilité de son maintien au ministère. Il avoue qu'il y eut aussi dans son esprit un peu d'amertume et d'étonnement :

« Etonnement, dit-il, que le maréchal Pétain se fût aussi aisément débarrassé de moi, après m'avoir témoigné peu auparavant tant de confiance. »

Et il ajoute, en décrivant le caractère du maréchal, ces lignes qui sont un témoignage important:

« Il est en effet (le maréchal) très secret. Il n'aime ni dévoiler entièrement sa pensée ni en livrer le travail à la discussion. Il préfère procéder par colloques particuliers et ne prendre la parole devant un Conseil des ministres que pour notifier une résolution, exposer une méthode déjà arrêtées et formulées dans son esprit. Si impropre que puisse paraître ce qualificatif appliqué à un homme qui a affronté de dramatiques situations et traité d'égal à égal avec de grands personnages, je crois d'autre part le Maréchal atteint d'une certaine timidité, et que sa froideur, la causticité et parfois la rudesse de ses répliques en sont le voile. »

Poursuivant cette analyse psychologique, l'auteur estime que le Maréchal se lasse assez vite des collaborateurs, des confidents ou des conseillers.

« Son cœur, dit-il, très ouvert aux affections collectives, surtout aux humbles et à ceux qui souffrent — il aime réellement les paysans, les soldats, les ouvriers, les prisonniers — semble plus fermé à l'égard des personnes... »

En écrivant cela, le général Weygand entend expressément ne porter qu'un jugement personnel, nullement défavorable. Lui qui a connu intimement le Maréchal, il n'hésite pas à conclure cette partie de ses *Mémoires*, par cette phrase :

« Les ombres, si l'on tient à qualifier ainsi des nuances, mettent mieux en lumière l'éclat d'une image : celle que l'Histoire conservera du maréchal Pétain est toute de grandeur et de noblesse. »

Et encore :

« N'ayant d'autre mobile de ses actes que ce qu'il jugeait être l'intérêt supérieur de la Patrie, il lui sacrifiait sa gloire, sa réputation, il a risqué son honneur... »

Si nous suivons maintenant le général Weygand en Afrique, ce ne sera pas pour nous étendre sur la nature de son œuvre. L'armistice avait sauvé l'Afrique de l'occupation ennemie. Il y avait là une base de départ pour la libération future. Il importait de préparer cette base, en tenant compte de deux conditions :

« J'avais en présence d'alliés ou de futurs alliés (écrit le général) encore militairement impuissants et d'ennemis disposant de la totalité de leurs moyens et d'une complète liberté d'action, un état d'équilibre instable à maintenir, dans une politique de dignité et de fermeté vis-à-vis de l'adversaire, de fidélité envers les alliés ! »

Le problème était en somme relativement simple : *ni trop tôt ni trop tard !* Du côté allemand, l'armistice en entier, sans concession et sans négligence. Du côté allié, prudence, pour ne pas donner aux Allemands une raison d'intervenir avant l'heure, relations circonspectes avec l'Amérique, en vue du ravitaillement. Du côté gouvernement, fidélité au Maréchal et méfiance envers les éléments douteux qui l'entourent. Du côté africain, activité personnelle de tous les instants, voyages nombreux

de prise de contact. De toute façon, l'attente était nécessaire. Il fallait durer, il fallait préparer dans le mystère l'heure H, qui serait celle de la libération. Durant les treize mois qu'il gouverna l'Afrique, Weygand ne dévia pas un instant de la conduite qu'il s'était tracée.

Sûr du maréchal, Weygand l'était beaucoup moins de l'ensemble du cabinet. Le 3 juin 1941, il était à Vichy, pour discuter sur le grave problème de la cession aux Allemands d'une base à Bizerte. L'amiral Darlan s'était avancé très loin dans la voie des négociations. Il croyait avoir obtenu de gros avantages pour la France. Weygand s'éleva aussitôt contre cette politique nouvelle. Et il conclut en offrant sa démission :

« A politique nouvelle, dit-il, homme nouveau. »

— « Ce n'est pas une politique nouvelle, c'est celle de l'armistice », répond l'amiral.

— « Non, les deux politiques n'ont aucun rapport. L'armistice n'a pas dit : collaboration militaire avec l'ennemi. »

— « Ce n'est pas une collaboration militaire. »

— « Voilà bien l'équivoque qui fait que personne ne peut plus avoir confiance dans le gouvernement. »

Dans ce conflit, Weygand fit partager sa manière de voir à plusieurs ministres : Jacques Chevalier et Caziot, et au gouverneur général Boisson, qui avait été convoqué également, de Dakar. Finalement, Darlan se rendit compte qu'il n'avait du côté allemand que des promesses verbales. Il réclama un écrit, précisant, dans l'hypothèse de concessions françaises, la contre-partie allemande. En quittant Vichy, le 7 juin, Weygand emportait des instructions qu'il s'était préparées à lui-même et selon lesquelles rien n'était changé au programme qu'il s'était fixé et que nous avons résumé plus haut.

On n'est pas surpris cependant que Weygand soit devenu depuis lors la bête noire des Allemands. De fait, Abetz ne tarda pas à réclamer son rappel d'Afrique. Darlan en venait, de sa part, à dire au maréchal : « Lui ou moi ! » Après l'avoir défendu de son mieux, le Maréchal céda sur ce point. Weygand fut privé de son commandement en Afrique, le 18 novembre 1941.

De la fin de son exposé, nous ne retiendrons ici que les lignes suivantes :

« Une question a été posée et est encore bien souvent posée : pourquoi le Maréchal n'a-t-il pas gagné l'Afrique après le débarquement des Alliés ?

Il serait de la sorte resté pur de ce qui s'est accompli de blâmable dans les années qui ont suivi. La réponse, pour qui a approché le Maréchal, est simple. Dès le premier jour, lorsqu'il avait accepté de prendre en main les destinées du pays, il avait déclaré qu'il ne quitterait jamais le sol de France, à qui il faisait le don de lui-même. Ce n'était pas un vain mot. A la France, il avait fait le sacrifice de ce qui semble ici-bas être le plus précieux pour un homme que de longs et exceptionels services avaient porté au faîte des honneurs : sa gloire, sa réputation. Rien de tout cela n'entrait en balance avec ce qu'il estimait être son devoir envers elle. Pendant deux années, il était parvenu à adoucir bien des rigueurs, à la préserver de plus cruelles épreuves. Maintenant l'occupation s'étendait et allait nécessairement se faire plus rude. Ce n'était pas le moment de l'abandonner... »

L'article du général s'achève par le récit de son arrestation par les Allemands, entre Vichy et St-Pourçain-s-Sioule, le 12 novembre 1942. La dernière partie de la guerre était engagée. Weygand pouvait se féliciter de deux choses : 1° d'avoir conservé en Afrique un terrain que les Alliés utiliseraient pour prendre pied, un peu plus tard, en Europe ; 2° d'avoir mis l'armée d'Afrique en état de prendre à la libération la part la plus active et la plus glorieuse.

## II

On peut bien dire que l'un des sujets les plus fréquemment abordés par les essayistes de nos Revues est celui de cette sorte d'homme que nous pourrions appeler l'*homo americanus*. Nous-mêmes, ici, nous y revenons souvent. Nous y sommes invités par nos lectures des périodiques. Dans la *Revue des deux-mondes*, Jules Romains a commencé, le 15 janvier, une série fort piquante d'articles intitulés : *Lettres de Salsette*, dans lesquels un professeur français, émigré aux U.S.A. durant la guerre, exprime ses impressions sur le caractère américain.

Et naturellement, il s'applique à rectifier les idées courantes sur ce point. Ainsi, nous sommes habitués à admirer le courage de l'Américain en face de la vie et son sourire perpétuel, en face des pires difficultés de l'existence. Mais M. Salsette trouve à ce sourire un air conventionnel et, comme il dit assez drôlement, une saveur de « rutabaga ». De même, nous nous représentons l'Américain comme toujours pressé, toujours impatient d'arriver même lorsqu'il ne va nulle part ! M. Salsette vante au contraire la patience, la sage lenteur de ce peuple dont l'efficience tient précisément, estime-t-il, à ce qu'il sait travailler régulièrement, mais sans hâte.

Mais ce qui nous intéresse surtout, nous prêtres, c'est l'attitude religieuse des Américains.

Or, voici que les *Etudes* de février 1950, intitulent un court article, non signé : *L'Amérique parle « contemplation »*.

« Décidément, y lisons-nous, l'Amérique n'a pas fini de nous étonner : au moment même où leurs savants après les découvertes atomiques, viennent de créer la cybernétique qui veut remplacer par des machines l'activité mentale de l'homme, voici qu'un jeune trappiste américain, retournant aux anciennes traditions de l'Occident, Thomas Merton, nous invite, et d'abord ses compatriotes, à pratiquer la vie contemplative la plus authentique, à l'école de saint Thomas et de saint Jean de la Croix. »

Ce jeune trappiste que nous avons déjà nommé naguère a publié, en effet, un volume qui n'est autre chose que l'histoire de sa propre conversion et de son entrée à la Trappe, sous ce titre : *The Seven Storcy Mountain — La Montagne aux Sept Etages*. Ce qui oblige à réfléchir, c'est le fait incroyable que cet ouvrage a obtenu, aux U.S.A., l'an dernier un tel succès, qu'il a été l'un des plus gros succès de librairie : 275.000 exemplaires !

Mais quel attrait trouvent donc les lecteurs américains dans ce livre ? C'est, dans toute la force du mot, l'*Histoire d'une âme*. Le jeune Thomas Merton est né d'un père américain, qui était peintre et qui vint poursuivre sa vocation artistique, dans une petite ville du Midi de la France. C'est là que Thomas fit ses études au lycée. Il attribue le premier germe de sa vocation à l'influence des Privat, une famille de paysans d'Auvergne, chez lesquels

il logea. A vrai dire, on ne lui fit jamais entendre un seul mot contre sa religion d'origine, le protestantisme. Mais la vertu de l'exemple fut plus puissante sur lui que tous les discours apologétiques : *verba movent, exempla trahunt !* Nous sommes à une époque tellement saturée de discours que les témoignages valables ne sont plus que ceux de la vie même.

« La suite de cet itinéraire spirituel extraordinaire constitue un document de psychologie religieuse de premier ordre. Dans la plus grande liberté de vie, successivement étudiant, écrivain d'avant-garde, poète, toujours bohème, Thomas Morton est orienté vers les problèmes de vie intérieure. Pour terminer, c'est un professeur de philosophie de Columbia qui lui indique les Trappistes. Il y trouve le repos de l'âme. »

Depuis sa conversion, frère Louis, c'est son nom de religieux, a écrit plusieurs ouvrages de spiritualité : *Semences de Contemplation*, — *Les Eaux de Siloé*. On a aussi de lui des poèmes de haute valeur. Tout cela ne serait qu'intéressant et curieux. Mais ce qui est symptomatique, c'est la vogue d'un tel auteur. On le lit. Thomas Merton a récemment publié son premier article dans une Revue européenne : la *Dublin Review* et il a pour titre : *La Vie contemplative, sa signification, sa nécessité*. Et l'auteur ne craint pas d'appeler ses compatriotes à la vie recluse ! Que nous sommes loin de cette sorte d'hérésie que l'on appelait, il y a cinquante ans, *l'américanisme* et à laquelle on reprochait le dédain des « vertus passives » et un excès d' « activisme » ! Frère Louis nous est témoin au contraire de l'attirance exercée aujourd'hui sur la jeunesse des U.S.A. par les six monastères de Trappistes que compte l'Amérique. Le sien est celui de N.-D. de Gethsémani, au Kentucky.

Nous faisons volontiers nôtre le vœu exprimé par les *Etudes :* « Les écrits du jeune Merton, bien que destinés à l'Américain moyen, tenteront sans doute nos traducteurs français. »

## III

L'exemple que nous venons de citer nous invite à apporter une attention particulière au document publié, le 15 décembre dernier, par le C. I. C. — entendez *Centre d'Informations catholiques* (Paris-XVII^e^) — sous le titre : *Problèmes et aspects du catholicisme américain.*

« Le catholicisme américain, y lisons-nous, est fréquemment considéré par les catholiques d'Europe, qui connaissent les Etats-Unis à travers le cinéma et la presse, comme une sorte de catholicisme d'avant-garde, une synthèse de la religion et de la vie moderne qu'on regarde, généralement avec un mélange d'admiration et d'ironie, en étant surtout sensible à ses aspects les plus pittoresques et les plus superficiels. »

En réalité, il faut se méfier des impressions exprimées par les écrivains venus du dehors ou même originaires du pays. Ces églises, qui ne sont que de froides reproductions du gothique médiéval, et qui ressemblent, à l'intérieur, avec leurs façades éclairées au néon, à d'immenses salles de cinéma, cette liturgie réduite à l'essentiel, l'absence de fêtes populaires traditionnelles, la décadence de l'iconographie, le sentimentalisme des manifestations de piété, tout cela n'est qu'un dehors assez trompeur, qui reflète un passé récent mais déjà dépassé. Quelle absurdité que ce jugement d'un observateur italien qui, après avoir considéré sur place le catholicisme américain, allait jusqu'à lui dénier le droit de se dire catholique tant il le voyait contaminé par l'ambiance protestante ! Même Julien Green, dans le troisième volume de son *Journal*, ne semble pas avoir bien compris l'évolution actuelle du catholicisme en Amérique, précisément parce qu'il le voit s'éloigner progressivement des idées et des pratiques religieuses traditionnelles, alors que, tout au contraire, il est en train d'y revenir, comme le prouve le cas « Merton » cité plus haut.

Essayons donc de mettre les choses au point.

1° Il est clair que le catholicisme américain est, malgré ses effectifs considérables — 26 à 27 millions — une minorité, plongée dans une atmosphère à la fois puritaine et « affairiste ». Les catholiques sont arrivés après les « *Pilgrim Fathers* » — les « Pères pélerins » du *Mayflower*, ou puritains expulsés d'Angleterre par la persécution.

Les effectifs catholiques ont été grossis, au cours du XIX^e^ siècle, moins par les conversions ou l'excédent des naissances, que par l'afflux des immigrants catholiques, fuyant l'Europe où la vie leur était impossible, pour diverses raisons : Irlandais mourant de faim, Polonais, Italiens, Allemands. Jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, le niveau économique et intellectuel de ces immigrants demeurait fort inférieur à celui des descendants des premiers colons. Les catholiques américains, pauvres, peu homogènes, en raison de la diversité de leurs races, mal adaptés au rythme de la vie américaine, gardèrent longtemps « une mentalité de ghetto, qui a sans doute aujourd'hui disparu, mais qui n'a pas été sans laisser quelques traces. » Les protestants continuent à considérer le catholicisme comme un apport quelque peu « étranger ». D'autant plus que le catholicisme, parce qu'il signifie *discipline, obéissance* à une autorité centrale universelle, apparaît, aux yeux de beaucoup d'Américains, comme en contradiction avec ce culte de la « liberté », de « l'individualisme », dont les Américains sont si fiers, que le pullulement des sectes, qui est à nos yeux un signe indubitable d'anarchie et d'erreur, est pour eux un sujet d'orgueil, en tant qu'il traduit le triomphe de la « liberté » !

Les objections contre le catholicisme, en milieu protestant américain, sont donc toujours celles que nous avons connues et qui sont désormais dépassées chez nous : la condamnation de Galilée, l'histoire de l'Inquisition, les accords du Latran, impliquant une entente naturelle entre le Saint-Siège et le « fascisme ». Cela va si loin que lors du procès Mindszenty, une partie des évêques et pasteurs protestants ont cru ne pas devoir s'associer aux protestations catholiques ou simplement humanitaires.

On comprend dès lors que le catholicisme américain s'efforce, par tous les moyens, de prouver que la foi catholique est compatible avec les normes légitimes de la vie moderne.

« Le fait le plus saillant de l'histoire du catholicisme américain, au cours de cette période (actuelle), c'est sa participation de plus en plus intime et de plus en plus efficace au développement social et culturel du pays, participation qu'illustrent le développement des universités, des collèges, des établissements scolaires de tous degrés, des hôpitaux, des orphelinats,

des maisons de repos et de santé, et enfin — ce qui n'est pas négligeable — des associations sportives, qui sont un des éléments essentiels du rayonnement catholique et l'un des symboles les moins contestables de son intégration à la vie nationale. »

On peut illustrer le changement survenu, dans l'opinion américaine, au moyen du fait suivant : Le pape Pie IX avait envoyé, vers 1860, un magnifique bloc de marbre, en cadeau au gouvernement américain : ce bloc resta quelque temps sur une place de Washington, puis, un beau jour, fut brisé par la foule et jeté au Potomac ! Songez donc : il venait du pape : l'Antechrist ! De nos jours, au contraire, deux présidents des Etats-Unis, Roosevelt et Truman, tous deux protestants, ont cru devoir envoyer un représentant personnel auprès du Saint-Père, et le président Truman ne manque pas, au jour de l'An, d'échanger des messages avec le pape, dans lesquels il exprime des sentiments de profonde déférence religieuse.

Entrons maintenant dans une église américaine, à cette messe de onze heures qui, en France, est parfois fâcheusement mondaine. Nous y verrons tous les fidèles en place avant l'entrée du prêtre, tous prenant part au sacrifice avec ferveur, tous restant à leur banc jusqu'au départ du prêtre, et un très grand nombre s'approchant de la Sainte-Table. Cela ne s'explique pas par une sorte de conformisme tout extérieur, mais bien « par le fait que la foi des catholiques américains est une foi simple et forte, qui ignore les complications, les scrupules et les tiédeurs du respect humain. »

Sans doute, la foi Américaine n'a pas encore donné suffisamment naissance à une vie spirituelle raffinée. Le cas de Thomas Merton prouve qu'il se produit sous ce rapport une évolution. Cette foi reste cependant quelque peu naïve, enfantine même. L' « action catholique » est lente à se développer, en raison de ce culte pour la liberté que nous avons dit plus haut, lequel porte les Américains à respecter les croyances d'autrui et par conséquent à considérer tout prosélytisme comme « un manque de tact ». — « *Do not interfere* ! » — Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas ! Tel est l'axiome qui s'impose à tous et qui est admis par tous comme un principe de tolérance et de respect de toutes les croyances. Il est probable du reste qu'avec l'esprit d'indépendance qui est le premier trait du caractère américain, toute tentative d'apostolat trop actif se heurterait à une opposition farouche et produirait l'effet contraire à celui qui est recherché. Les conversions se font, mais du dedans pour ainsi dire, et de manière spontanée.

Autre aspect à relever : l'Américain, catholique ou non, vit dans une atmosphère de « confiance dans le progrès », d'espoir en un progrès constant de la technique humaine. L'Amérique est le pays où le travail réussit, où l'on arrive à tout, en partant de zéro. Si la foi est avant tout la confiance en Dieu seul, le souvenir constant de la vanité des réussites terrestres, la pensée biblique : *omnis homo mendax*, que l'on ne peut se fier à rien de ce qui est humain et qu'il faut se détacher de tout pour s'attacher à Dieu seul, il est certain que ce jeune prêtre américain avait raison qui disait un jour à un visiteur étranger :

« Les Américains sont de bons chrétiens, mais ils seront meilleurs catholiques, quand ils auront approfondi en eux le sens du surnaturel. »

Même réflexion, de la part d'un catholique italien, à la suite d'un séjour d'un an aux U.S.A. :

« Il reste au catholicisme américain à accomplir son ultime progrès, en s'attachant désormais, non pas à multiplier les « œuvres », mais en travaillant à une lente, délicate, et secrète conquête des âmes individuelles. »

C'est justement ce qui donne du prix au symptôme que nous avons relevé plus haut, avec les *Etudes*, en parlant du cas Thomas Merton, que souligne également avec force le rapport que nous analysons ici, ce qui permet à ce rapport de conclure :

« C'est un fait dont il ne faudrait sans doute pas minimiser la signification qu'un immense public, composé de catholiques et de non-catholiques, se soit trouvé aux Etats-Unis pour faire un aussi considérable succès aux confidences et aux méditations d'un Trappiste. Il n'est pas sûr qu'un public européen aurait aussi rapidement et aussi largement répondu à l'appel d'un authentique mystique chrétien. »

Deux points toutefois demeurent « en retard » aux U.S.A., chez les catholiques : la *culture liturgique* et la *culture artistique*. Mais ces lacunes sont senties et en voie de comblement.

Au total, il n'est pas douteux que l'Eglise catholique des Etats-Unis se place au premier rang des Eglises nationales vivantes, ardentes, conquérantes, et en plein essor. Terminons, avec notre rapport, par cette statistique : Nombre des catholiques vivant aux Etats-Unis, d'après la *Croix* du 3 mars 1950 : 26.716.343, dont 137.684 noirs. Hiérarchie : 4 cardinaux, 20 archevêques, 157 évêques, 30 abbés. En outre, 268 séminaires avec 23.135 élèves · 216 collèges pour 175.120 étudiants ; 1.653 « *high schools* » — primaires supérieures — et 315.424 élèves ; 7.637 écoles primaires pour 2.115.006 élèves. Nombre des conversions en 1948 : 117.130. Les catholiques américains se répartissent ainsi . ouvriers, 44 % ; classes moyennes, 20 % ; hommes d'affaires, 19 % ; agriculteurs, 17 %.

## IV

Dans les *Etudes* de février 1950, M. François Houiller pose une question que nous avons déjà eu l'occasion sinon de traiter du moins d'insinuer : *La Terre peut-elle nourrir l'Humanité ?*

Depuis l'époque où, dans un ouvrage célèbre : *Essai sur le principe de la population*, Malthus a poussé, en 1798, son cri d'alarme, les faits n'ont pas encore vérifié sa sombre prophétie. La population du globe s'est beaucoup accrue, mais la production alimentaire a toujours suivi et parfois précédé cette augmentation. Exemple : de 1920 à 1948, la population du globe a augmenté de 28,4 %, mais les céréales l'ont fait de 33,8 %, le sucre de 66 %, les pommes de terre de 54 %. Le riz seul est resté en arrière en n'augmentant que de 8 %. Cependant, périodiquement de nouveaux Malthus se font entendre. Osborne, en 1949, William Vogt, en la même année, ont affirmé que le sol de la planète est au pillage, qu'il s'épuise, que sa fertilité disparaît, qu'il y a trop de bouches à nourrir, que non seulement le monde va lentement mourir de faim mais que cela même est déjà com-

mencé ! Pour quelques pays où l'on mange suffisamment, au moins dans les familles riches, il en est d'autres et en majorité, où la sous-consommation est la règle inéluctable : « Deux tiers de la population du monde vivent dans un état de faim permanent. Un milliard et demi n'arrivent pas à trouver les ressources nécessaires pour échapper aux griffes de la plus terrible des calamités sociales : la faim... »

C'est que la population du globe a pris des proportions dont beaucoup ne connaissent pas l'ampleur : depuis 150 ans, l'Europe a passé de 187 à 530 millions ; l'Asie, croit-on, de 608 à 1.175 ; l'Amérique du Nord, de 5,7 à 142 ; l'Amérique centrale et méridionale, de 18,9 à 132 ; l'Afrique, de 90 à 155,5 ; l'Océanie, de 2 à 10,7.

La raison de cette progression est due surtout à l'hygiène infantile, car au XVIII<sup>e</sup> siècle, il mourait 25 % des enfants, avant un an, et 50 % avant 10 ans. Actuellement : « toutes les trois secondes, il y a deux hommes de plus sur la terre », tous les ans, 20 millions. A cette vitesse, la population du globe doublera en 70 ans, et elle atteindra 21 milliards en trois siècles.

En face de ces chiffres, qu'est la surface cultivable de la terre ? Les mers occupent 71 % de la surface générale. Il reste 149 millions de km $^2$ de terre solide, mais les régions cultivables n'atteignent pas la moitié de cette surface. Deux constatations s'imposent : 1° l'étendue et la fertilité des terres cultivables est restreinte ; 2° il n'existe plus de terres neuves à découvrir ou à mettre en valeur.

Mais ce n'est pas cela qui est le plus grave : c'est que le sol sur lequel nous vivons est en déperdition constante et rapide de productivité !

Le sol ? Qu'est-ce donc ?

« Trop rares sont les cultivateurs qui se font du sol cultivé l'idée d'une matière en pleine fermentation, grouillante de vie, où circulent l'air et l'eau vivifiante, où serpentent, innombrables, les racines des plantes, où pullulent par milliards des êtres microscopiques, dont la fonction vitale ne le cède en rien à celle des êtres supérieurs. »

De fait, on estime que sur 4.000 tonnes de terre d'un hectare, les éléments vivants représentent 1.720 kilos et l'humus mort 140 tonnes.

Le sol cultivable ainsi compris est en constant travail et il est exposé à de nombreux périls, érosion, remontée des alcalis, acidification, dénudation jusqu'à la roche-mère, tarissement des sources, enfoncement des nappes d'eau de plus en plus bas sous terre. L'histoire de l'agriculture est en grande partie l'histoire d'un gaspillage inconscient. Nous avons eu, naguère, à préciser cela pour les U. S. A. C'est là surtout que la catastrophe s'est révélée toute proche et qu'il a fallu y remédier de toute urgence. Trois plaies béantes aux U. S. A. dans l'agriculture : les ouragans de poussière entraînant une partie du sol et le jetant dans les Océans ou les lacs ; les inondations faisant couler le limon par millions de mètres cubes ; la sécheresse préparant les dégradations futures. En 1939, Hugues Bennett résumait tout cela, devant une commission du Congrès :

« Au cours de notre brève existence nationale, disait-il, nous avons définitivement sacrifié plus de 110 millions d'hectares de terres arables et de prairies. L'érosion est en train de ruiner environ 310 millions d'hectares et elle nous coûte, chaque jour, l'équivalent de deux fermes de 56 hectares. Oui, MM., nous avons perdu 112 hectares depuis notre séance d'hier. »

Mais si cela a été dit et redit pour l'Amérique, on se consolait parfois en pensant que les vieux pays d'agriculture étaient plus sages, plus prudents, et qu'il suffirait aux U.S.A. de leur demander quelques leçons pratiques pour arrêter le mal. Mais il faut en rabattre : la Chine est peuplée de 450 à 500 millions d'habitants. La surface cultivée n'y dépasse pas 10,3 %. Il semblerait donc facile d'y trouver des terres neuves : pas du tout car il n'y a plus de terres : le déboisement total y a entraîné une érosion active, un ravinement intense suivi de l'enlèvement du sol. Les inondations périodiques des fleuves Bleu et Jaune arrachent à leurs bassins 500 millions de tonnes de limon et de sable par an. Les deltas gagnent environ 2 km par siècle, mais pour former un seul hectare de terre sur le littoral, il faut que 100 hectares ou plus soient détruits à l'intérieur.

En Europe, le mal est moindre, mais il n'est pas chimérique. On a pu parler d'une steppisation de l'Allemagne. Et la France, pays par excellence de la sagesse agricole, dit-on souvent ?

« Il ne faudrait pas, déclare M. Demolon, à l'Académie d'Agriculture, considérer l'érosion comme négligeable dans le bassin de la Seine... Nos sols de limon ont une tendance marquée à l'érosion par ruissellement. »

En quelque trente ans, la ferme modèle de Grignon a perdu 25 % de sa fertilité ! Le monde méditerranéen souffre durement de l'érosion. En Algérie, on dresse le bilan suivant : chaque jour, 330 indigènes de plus et 100 hectares de moins. Il y aurait 5 millions d'hectares menacés en Algérie.

On s'imagine par contre que l'Afrique du centre et du sud est un réservoir inépuisable de terres à mettre en valeur. Pas du tout. André Siegfried, qui a visité récemment l'Afrique du sud, rapporte que dans la province de Ciskei, au Basutoland, il y a 40 % des terres où l'érosion est terrifiante, 50 % où elle est menaçante, et seulement 10 % où elle est supportable ! « Il m'a suffi, écrit-il, de visiter le Basutoland pour voir que partout le rocher apparaissait. » Dans l'Afrique tropicale, la pratique de feux de brousse pour défricher, est désastreuse. Les cultures épuisantes sont trop multipliées et trop rapidement. On aboutit à la stérilisation du sol en peu d'années. C'est ainsi que la culture de l'arachide s'enfonce de plus en plus vers l'intérieur. Partout, les déserts ont tendance à s'accroître. Au nord comme au sud, le Sahara est en marche et les sables menacent de « boire » le Niger. En Océanie et Amérique du sud, on retrouve les mêmes phénomènes. Les cultures riches comme le café épuisent le sol rapidement. L'Australie offre des spectacles effroyables d'érosion par le vent.

En outre, la « santé » des terrains est partout en baisse certaine. Et l'on ne prend pas assez garde à ce phénomène :

« La carence des sols en certains éléments essentiels, mais invisibles, conduit à la « faim cachée », conséquence directe d'une alimentation en provenance de terres elles-mêmes affamées. *C'est dans le sol qu'il faut*

*chercher la raison de cette source de tant de maladies.* — C'est nous qui soulignons — « La médecine préventive qui, hier, ne s'intéressait qu'à l'hygiène et à la vaccination, écrit M$^{me}$ Randoin, qui, aujourd'hui commence à tenir compte en outre, de la composition et de la qualité des aliments, se passionnera, demain, pour l'étude des sols malades. »

A tous ces maux, quels remèdes opposer ? Les uns annoncent la famine, les autres des guerres inexpiables, d'autres enfin, la mort de la planète !

Pour échapper à la catastrophe, il en est qui ne cessent de préconiser la limitation des naissances et nous avons dit qu'au Japon cette solution a été donnée ouvertement et presque officiellement. Mais ce « remède » est contraire à la loi naturelle et donc inadmissible.

D'autres méthodes consistent à protéger et à refaire les sols. De nombreuses recherches sont effectuées en ce sens et, en Amérique notamment, des mesures efficaces ont déjà été prises, pour copier les méthodes ancestrales de nos paysans de France. Il y a des projets de reconquêtes de sols arables. On vient de découvrir le moyen de détruire l'acidification des sols au moyen des gaz d'échappement de la carburation automobile, et des machines spéciales sont construites dans ce but. On peut aussi créer des « cycles de culture » qui s'opposent au lessivage du sol et replanter des forêts. La science moderne dont nous sommes si fiers a une belle tâche à poursuivre ; nul doute qu'elle n'arrive à des solutions efficaces, soit en produisant toujours davantage, soit en découvrant de nouveaux moyens d'alimentation rationnelle. Le mot du fabuliste sera toujours véritable :

> Travaillez, prenez de la peine,
> C'est le fonds qui manque le moins !

## V

Dans la *Revue de Paris* de février 1950, M. Robert d'Harcourt, qui connaît si bien tous les problèmes allemands, traite le sujet suivant : *L'Allemagne et les Soviets.* Mais ce qu'il cherche dans son étude, c'est l'effet probable des relations entre l'Allemagne et la Russie sur le vieux problème, non résolu hélas ! jusqu'ici, des rapports entre la France et l'Allemagne. Il est tristement certain que la rivalité France-Allemagne, résultat de la politique bismarckienne, qui fut considérée, en son temps, comme une merveille de pénétration et d'efficience, a été la cause de trois guerres : 1870, 1914, 1939, que ces trois guerres ont ruiné l'Europe, lui ont enlevé sa primauté politique, économique, culturelle, et ont engendré la situation actuelle où tout se passe au-dessus de la tête de l'Europe ! Mais, dans la nouvelle perspective de l'avenir du monde, le conflit France-Allemagne est en voie de résorption.

« Le débat France-Allemagne, écrit M. d'Harcourt, devient une très petite chose, dans le monde dominé par le débat entre l'Est et l'Ouest. Vue dans la perspective mondiale, la querelle franco-allemande prend les proportions d'une querelle de clochers. »

Ce sentiment est également celui d'un correspondant de l'auteur, qui est ingénieur-chimiste du pays de Hesse, et qui, après avoir exprimé des vues pessimistes sur la réconciliation entre la France et l'Allemagne, lui écrit :

« Le fait dominant du climat actuel du monde, je veux dire l'antagonisme entre l'Est et l'Ouest, retire énormément de son importance au différend France-Allemagne. Il lui enlève de son poids, de son acuité. Il le dévalorise. Il y a là un moment psychologique de première grandeur et dont l'effet ne peut manquer de se faire sentir dans un sens favorable à vos efforts qui sont aussi les miens... »

Comment donc l'Allemagne peut-elle envisager l'attitude russe à son égard ? Sans doute la Russie tente audacieusement d'utiliser, comme elle fait partout, le parti communiste, pour gagner l'Allemagne. Elle ne s'est pas contentée de dépouiller, de piller la zone qui était occupée par elle, elle a tâché de lui enlever son âme, elle a installé, en Allemagne orientale, un régime fantoche, de ce même genre qu'elle a imposé à la Pologne, à la Tchéco-Slovaquie, à la Roumanie, à la Bulgarie, mais cela suffit-il à aveugler les Allemands ? Comment pourraient-ils fermer les yeux aux mutilations dont ils sont les victimes :

« Il y a la carte de l'Allemagne à l'Est, plaie vive pour presque tous les Allemands. Il y a Breslau devenu Wroklaw (et n'ayant chance de le demeurer que par la grâce soviétique et parce que l'actuel possesseur polonais est adossé à la force russe). Il y a Königsberg devenu Kaliningrad. Pour l'Allemand d'aujourd'hui, chaque regard sur l'atlas scolaire que son enfant emporte le matin dans son cartable, en allant à l'école, et qu'il étudie le soir, dans le cercle de la lampe familiale, équivaut à une blessure. »

Voilà une plaie que rien ne saurait fermer. Mais ce n'est pas tout. Les journaux allemands de l'est sous licence russe, n'ont pas craint de railler les deux millions — ou presque — de chômeurs de l'Allemagne de l'ouest. Mais ils se gardent bien de rappeler ce fait formidable : **12 millions** d'Allemands expulsés des provinces de l'est, jetés du jour au lendemain, sur les routes, avec un misérable baluchon sur les épaules, transformés ainsi en nomades sans abri et sans ressources, et venant se réfugier dans l'ouest. Comment serait-on surpris dès lors qu'il y ait des chômeurs ? N'est-il pas étonnant qu'il n'y en ait pas davantage encore ? Ces « réfugiés » pourront-ils oublier leur exode, leurs infortunes, et la cause de leur détresse : le Tchèque ou le Polonais peut-être, au premier plan, mais surtout et en définitive : le Russe. Les Allemands, venus de l'est savent et disent que l'invasion russe, chez eux, quand ils furent chassés de leurs foyers, prit un caractère de bestialité rarement atteint dans l'histoire :

« Le viol, notamment, prit des proportions que le plus sombre chroniqueur de l'humanité n'eût pas tenues pour possibles. Dans des villages, dans des villes entières, la totalité de la population féminine fut violée sans aucune distinction d'âge, depuis la fillette de sept ans jusqu'à l'aïeule octogénaire. Il y eut des couvents, des communautés qu'un triste hasard plaçait sur la voie de passage du fléau, où pas une religieuse ne devait être épargnée. »

Scènes affreuses et qui ont posé des problèmes atroces, car de ces étreintes abominables naquirent des enfants indésirés ! Pour d'autres, il en résulta des contaminations vénériennes incurables ! Les services d'hôpitaux en furent, çà et là, submergés !

« Un mufle sauvage de bête crispée par le désir, éclairé par des reflets d'incendie, au milieu d'un paysage d'apocalypse : c'est la vision du soldat russe qui s'est pour toujours gravée dans le souvenir de beau-

coup d'Allemands, prenant place dans les chambres les plus secrètes de l'inconscient... »

Mais le temps fera sans doute son œuvre. Que se passe-t-il actuellement en Allemagne orientale ? L'impression dominante de l'occupation soviétique est celle de la chape de plomb.

« L'évangile de la joie au travail, les péremptoires affirmations de liberté qui emplissent les affiches, les banderolles, les panneaux de la propagande soviétique ne parviennent à dissiper ni cette lourdeur triste de l'atmosphère, ni le sentiment de la contrainte. L'air a pris une densité en même temps qu'une opacité nouvelles. »

Le rideau de fer a beau être bien surveillé et bien clos. Il y a tout de même des « fuites ». Des infiltrations se produisent. Une revue pour les jeunes publiée en Westphalie a pu donner une correspondance venant de « l'autre côté ». L'auteur s'excuse de ne pouvoir prendre des points de comparaison. Mais il sait que tout ce qu'il dira sera décrit « avec de purs yeux de l'Est ». Il relate les réclames publicitaires en faveur du régime communiste, les statistiques tendant à faire croire à une montée en flèche de la production, les affirmations selon lesquelles, dans la « démocratie populaire », « tout est fait par le peuple et pour le peuple », que tout appartient et profite au peuple ! Assurément, les apparences répondent en partie à cette description idyllique.

« Le tramway roule bondé. Le trottoir, le bureau, le grand magasin sont encombrés d'une foule visiblement mal nourrie, il est vrai, et minablement vêtue, mais grouillante. »

Mais ce grouillement reste morose. Ce peuple a perdu sa joie et la radio au service des soviets n'arrive pas à la lui rendre. Le correspondant est frappé, dit-il, « du désert des visages, de l'absence de lumière des yeux, de l'expression triste et contractée, de cette lourdeur, de cette oppression qui recouvre les hommes comme d'un manteau. »

Dans cette correspondance, on voit défiler tous les mots de désolation de la langue : *leer, dumpf, starr, œde*, etc., qui expriment le vide, le désert, l'étouffement. L'homme est « mécanisé », on lui enlève son jaillissement, sa réaction individuelle. Le travail est « dégradé ». Il se produit une « bestialisation » générale de la vie et de l'être. Et le correspondant dénonce « la rigueur du dogme d'un matérialisme qui, en substituant la dynamo à l'autel, en enfermant l'homme en lui-même, en tuant la possibilité de l'évasion, tue en même temps la lumière. » Une conclusion s'impose : « Le monde est vidé de son âme, est vidé de Dieu. »

On dira peut-être : c'est là une vision partiale, la vision d'un croyant. Mais ils sont nombreux sans doute les amis du communisme qui au contraire triomphent de ce que notre correspondant déplore.

Réponse : assurément, il y a des professionnels et des militants du parti, il y a surtout les profiteurs, qui sont heureux de prêter leur concours de trahison à l'occupant. Mais combien sont-ils ? D'assez minces effectifs du prolétariat des grandes villes, un secteur plus étroit encore de fanatiques, chez les intellectuels. Mais, ceux-là mis à part, comme une minorité infime et infâme, on peut avancer que l'aversion à l'égard du régime soviétique est absolument unanime !

M. d'Harcourt cite ensuite de larges extraits d'une autre correspondance, venant celle-là d'une femme, qui enseigne, dans l'est-allemand, l'anglais et l'allemand. La lettre de cette femme, volontairement calme et mesurée, est quelques chose de déchirant, précisément parce que toute emphase, toute déclamation en sont absentes. Personnellement, dit-elle, elle n'a pas à se plaindre de son sort matériel, mais quelle détresse morale ! Tout est faux autour d'elle : la propagande est menteuse sur toutes choses. Mais le joug est impitoyable. Il faut enseigner ce qui fait horreur :

« Il faut apprendre par exemple à ces enfants allemands que l'Oder est la frontière naturelle de l'Allemagne !... »

Quel sentiment peut éprouver un Allemand au fond de son cœur, en lisant les directives suivantes :

« I. — Le régime scolaire devra s'inspirer de « l'esprit oriental ». Seul devra être appliqué le système pédagogique de l'U.R.S.S.

II. — La conception matérialiste du monde sera seule en honneur.

III. — Une interprétation nouvelle devra être donnée au concept de l'héroïsme : il faudra montrer, dans le combattant allemand, l'homme qui confond la guerre et le pillage, et, dans le soldat soviétique, le héros au sens authentique du mot.

IV. — Il est stupide de parler de liberté : aucun homme n'est libre...

VIII. — Primitivement d'origine religieuse, l'école s'est progressivement détachée de l'Eglise. Aujourd'hui, elle est au seul service de l'Etat et de la politique de l'Etat. L'avenir prochain doit être envisagé où l'instruction religieuse dans les écoles aura cessé d'exister. »

Voilà des principes qu'il n'est pas mauvais pour nous, Français, de connaître : voilà ce qui nous attend, si jamais le régime soviétique, tant vanté par nos communistes, était appliqué chez nous !

Mais n'allons pas croire qu'il ne s'agit là que de paroles, de propagande : il y a, en zone orientale, une *terreur* actuelle, *quotidienne*, sous le nom d'épuration. Il y a des enlèvements mystérieux, accomplis parfois au chloroforme ! Une voiture d'ambulance portant le signe de la Croix-Rouge, s'arrête devant une porte. On voit apparaître un brancard, un homme anesthésié. On pourrait croire qu'il s'agit d'un malade. L'auto d'ambulance démarre vers une destination inconnue. On ne reverra plus le prétendu malade ! Il s'est formé, à Berlin, un *Groupe de combat contre l'inhumanité*, en zone alliée, naturellement. Ce Groupe donne les chiffres suivants : Depuis 1945, 100.000 Allemands ont été déportés et 130.000 exécutés. Pour 8.000 autres, les recherches n'ont donné aucun résultat.

Mais ne cherchons pas de témoignage plus frappant que celui des bourreaux eux-mêmes. Dans une réunion publique, Wilhelm Pieck, chef officiel du parti communiste en Allemagne oriental a dit ce qui suit :

« Je déclare ici publiquement et solennellement que dans la zone orientale, aucun homme n'est actuellement en prison à raison de ses opinions politiques. Quand on parle de prisonniers, il faut savoir qu'il s'agit exclusivement des *éléments subversifs qui veulent mettre l'Allemagne dans l'esclavage du plan Marshall et également des espions et saboteurs acharnés à détruire l'œuvre de reconstruction dans la zone soviétique.* »

On n'est pas plus ingénu : pas de châtiment pour opinion politique, mais telle opinion politique est qualifiée « espionnage » et « sabotage ». Elle devient crime. C'est ce crime seul qui est châtié ! Pas plus malin que cela !

« Sommes-nous encore des hommes ? » a pu dire un Allemand de zone orientale. Question d'angoisse et de honte pour l'humanité ! En vérité, que sont les vieux conflits franco - allemands, en face de la menace communiste ?

## VI

En avril 1945, les troupes américaines découvrirent dans les montagnes de la Harz, plus de trois cent tonnes de documents du Ministère des Affaires étrangères allemand. D'autres découvertes furent faites dans les montagnes de Thuringe. Ces archives ont été confiées à des experts américains, anglais et français. Les plus importantes furent publiées en Amérique, en Angleterre et maintenant en France. Le tome I vient de paraître chez Plon et comprend les documents allant de septembre 1937 à septembre 1938. M. Jean Allary donne un aperçu de ce volume dans la *Revue de Paris* de février 1950, sous le titre : *Les Archives secrètes de la Wilhelmstrasse.*

Une remarque s'impose tout de suite : il n'y avait pas d'opposition fondamentale entre la politique *secrète* et la propagande allemande. Le 5 novembre 1937, Hitler expose devant un petit groupe de collaborateurs ses idées essentielles. Il y a là, autour de lui : von Neurath, von Blomberg, von Fritsch et Gœring. Il leur déclare que s'il vient à mourir, il désire que l'on considère ses plans comme son testament. Et il leur dit ce que nous avons lu dans son *Mein Kampf* : « Le but de la politique allemande est la sauvegarde et la sécurité de la communauté raciale, ainsi que sa multiplication. »

Or, il s'agit avant tout d'une question d'espace. L'Allemagne ne peut vivre dans les limites territoriales qui lui sont assignées. Ses besoins seront son moteur. Il s'agit de gagner des territoires ayant une valeur agricole. Une expansion fera courir des risques. « La question est de savoir pour l'Allemagne où le maximum de bénéfices peut être obtenu avec le minimum d'efforts. »

En parlant de *risques*, Hitler ne voulait pas parler de la guerre qu'il savait inévitable, mais de la défaite. Il savait que l'opposition lui viendrait d'Angleterre et de France. Mais, dit-il, « l'Empire britannique n'est pas inébranlable ». Et d'autre part « la France s'achemine vers des difficultés politiques intérieures. »

Hitler conclut avec netteté :

« Quoi qu'il en soit, il n'y a que la violence qui puisse apporter une solution au problème allemand et la violence ne va pas sans risque. »

Il reste cependant la grave question : « Quand et comment ? »

Réponse : « Le vieillissement des chefs de la *Wehrmacht*, la diminution probable des naissances, la baisse prévue du niveau de vie, la supériorité actuelle de l'Allemagne en « armes spéciales » fixent à 1943-1945 la date dernière où « le problème de l'espace vital allemand » doit être résolu. »

Si toutefois, la France est absorbée par une crise intérieure ou dans une guerre contre un autre Etat, « le moment sera venu de marcher contre la Tchécoslovaquie. » De quel « autre Etat » s'agissait-il dans la pensée de Hitler ? De l'Italie. Et Hitler précise qu'il n'y a pas lieu pour l'Allemagne de désirer « une victoire rapide et complète de Franco, en Espagne », mais au contraire que la tension se maintienne en Méditerranée, pour occuper la France et laisser les mains libres à l'Allemagne. La politique allemande doit viser à aider l'Italie à s'installer aux Baléares, et à s'y maintenir. Cette installation pourra en effet amener la guerre avec la France et l'Angleterre, ce qui permettrait à l'Allemagne « de liquider la question tchèque et autrichienne. »

Donc, dès le 5 novembre 1937, Hitler est résolu à la guerre. Dans les négociations qui se produiront — notamment avec lord Halifax, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne — le 19 novembre suivant, il restera dans le vague et posera le dilemme de la façon suivante : soit « le jeu de forces libres », ce qui dans sa pensée intime signifiait la guerre — soit le remplacement du « jeu des forces libres par la règle d'une raison supérieure », ce qui voulait dire : l'acceptation par les puissances des « droits naturels » de l'Allemagne, jusque-là traitée en « brebis galeuse ». En somme, Hitler pourra, comme le fait aujourd'hui Staline, orchestrer sur tous les tons, son *désir de paix :* il ne voulait que la paix en effet, mais *à condition qu'on lui concédât sans coup férir ce qui était à sa convenance !*

Lord Halifax revint d'Allemagne déçu, mais gardant un peu d'espoir. « Une entente est possible, avait dit Hitler, à supposer qu'on se montre raisonnable. »

Dans le même temps, les avances et les sondages se multipliaient du côté de la France. Mais tout cela n'est que pour « amuser le tapis ». Une note confidentielle de Weizsacker, en date du 20 décembre 1937 dit en effet :

« Nous ne sommes pas encore de force nous-mêmes à affronter des conflits en Europe ; nous ne les chercherons donc pas. Tout parle en faveur d'une prolongation de la paix en Europe. Pourtant, les délais qui nous sont accordés ne sont peut-être pas non plus illimités. » Et, plus loin : « Nous ne parviendrons jamais à un accord et à des relations paisibles avec la France, tant qu'elle ne sera pas disposée à cesser de menacer l'Allemagne avec ses alliances orientales. L'Angleterre hésite encore aujourd'hui pour savoir si elle ne ferait pas bien d'acheter à l'Allemagne sa tranquillité en Europe, par quelques petites concessions... Entretenir l'Angleterre dans cet état d'indécision aussi longtemps que possible est certainement préférable à une attitude franchement hostile de sa part à notre égard. »

Rien n'est donc changé dans les plans allemands: mais il faut attendre l'heure favorable et pour cela endormir les adversaires. Lorsque Ribbentrop, ambassadeur à Londres, est rappelé à Berlin, au début de 1938, pour remplacer von Neurath, au Ministère des Affaires étrangères, il rédige, pour Hitler un rapport où il déclare que l'Angleterre envisagera sûrement un conflit armé, dès que les hommes politiques de ce pays constateront que l'Allemagne ne se résigne pas au *statut quo* en Europe centrale.

Il faut donc, en attendant, « que l'Angleterre continue à être encouragée dans la pensée qu'un

compromis ou une entente entre l'Allemagne et l'Angleterre est tout de même possible en dernière analyse. » En prévision toutefois d'un conflit, il importe de former un système d'alliances, avec le Japon et l'Italie, qui puisse faire hésiter l'Angleterre et la France. Le rapport de Ribbentrop se termine cependant par ces mots :

« Désormais — quelles que soient les diversions tactiques qu'on pourra tenter sur nous, sous prétexte d'entente — nos ennemis marqueront un point chaque fois que nos calculs politiques ne seront pas dirigés par le principe fondamental que l'Angleterre est notre adversaire le plus dangereux. »

Chose curieuse, Ribbentrop est, le 11 mars, à un déjeuner d'adieu, avec Chamberlain et lord Halifax, au moment même où se joue le drame autrichien de 1938. Chamberlain, à ce déjeuner, annonce à Ribbentrop son intention d'adresser au Führer un message pour lui dire que son plus grand désir a toujours été de clarifier les relations anglo-allemandes.

Coup de théâtre : lord Halifax remet à Chamberlain les télégrammes qui viennent d'arriver et selon lesquels Schusschnigg a été mis en demeure de décommander le plébiscite prévu pour le 13 et de démissionner sur l'heure. L'ultimatum vient à expiration à 16 h. 30.

« Lord Halifax, note Ribbentrop, était un peu nerveux. »

Il y avait certes de quoi. Mais Ribbentrop fait si bien, qu'il conclut son récit de l'événement,, en disant :

« Nous nous séparâmes fort correctement et Halifax avait retrouvé son calme. »

Dans les *Archives secrètes*, ici analysées, cette question autrichienne est retracée de bout en bout. On y voit que, à toutes les demandes d'explications de l'Angleterre et de la France, l'Allemagne répond toujours avec aisance : Ne vous tourmentez pas, c'est une question de famille entre l'Allemagne et l'Autriche. On sait que l'Italie était, de son côté, non moins opposée que nous aux visées de l'Allemagne sur l'Autriche. Mais l'affaire d'Abyssinie avait retourné la situation. L'Italie, abandonnée de tous, n'avait trouvé d'appui qu'en Allemagne. Le prix payé par l'Italie devait être l'abandon de l'Autriche par elle. Dans le même temps, se préparait l'affaire encore plus grave de Tchécoslovaquie. Mais un rapport de von Rintelen, en date du 20 décembre 1937, expose ainsi la position française :

« Ce que la France redoute aujourd'hui, c'est un conflit auquel elle pourrait être mêlée en vertu de ses pactes d'alliance et sans avoir été attaquée... »

On laissait donc entendre que la France ne serait peut-être pas nécessairement fidèle à ses alliances : Munich était prévu !

Ajoutons à ces aperçus forcément sommaires, que l'on a découvert également intactes toutes les archives de la marine du IIIe Reich. On a publié une partie des rapports des amiraux allemands Rœder et Dœnitz. Le capitaine de frégate français, A. Villiez, a fait de ces documents une analyse scrupuleuse, dans un ouvrage publié aux Grandes Editions françaises, sous le titre : *Analyse des Conférences du Führer.*

Il en résulte les constatations suivantes, qui expliquent la défaite finale de l'Allemagne :

Hitler n'entendait rien à la marine. Ce n'était qu'un « terrestre » et même un « fantassin ». Il n'a jamais rien compris aux grandes questions de stratégie aéro-navale. Obsédé par la Norvège, il n'a pas vu l'importance du bassin méditerranéen. De là, les clauses de l'armistice français. Malgré les rapports répétés de Rœder et de Dœnitz, qui insistent sur la prise de Gibraltar, de Malte, de l'Afrique du nord, Hitler ne prend aucune décision ferme dans le sens indiqué. On a vu plus haut la politique de Weygand en Afrique, sa résistance obstinée aux tentatives assez molles du Reich pour obtenir des bases en Afrique. Rien de tout cela n'aurait pu se produire, si Hitler avait eu, sur l'importance vitale de la Méditerranée, des idées claires et arrêtées. Et ce n'était pas son grand-maître de l'aviation, Gœring, qui pouvait élargir ses idées en matière de stratégie générale. « Il était aussi terrestre que lui. »

Terminons ces constatations rétrospectives, par quelques vues sur les causes des conflits qui ont amené le monde au dangereux carrefour où nous nous trouvons : c'est au nom de son *Lebensraum* — de son *espace vital* — que Hitler avait résolu la guerre. Déjà, en 1913, von Bulow affirmait que « l'Allemagne n'avait pas au soleil la place qui lui revenait ». C'est également au nom de « l'espace vital » que l'Italie avait déclanché la campagne d'Abyssinie, qui fut si étroitement liée 1° à l'abandon de l'Italie par les puissances ; 2° à son rattachement à l'Axe ; 3° au déclanchement de la guerre de 1939.

Si l'on examine les raisons profondes de l'agressivité du Japon, en 1942, on doit admettre que l'empire nippon cherchait des « espaces vitaux », pour sa population débordante, et que de nos jours, il se trouve des conseillers pour lui insinuer qu'il doit « restreindre les naissances », pour éviter une crise future !

Enfin, à une date toute récente, on a vu la Chine de Mao-tsé-tung faire alliance avec l'U.R.S.S., et les deux ensemble reconnaître Ho-chi-Minh, et pourquoi ? Parce que l'Indo-Chine est le grand réservoir de ce *riz*, dont se nourrissent les Chinois !

Quand nous nous sommes demandé plus haut, avec les *Etudes : La Terre peut-elle nourrir les hommes ?* on pourrait plutôt soutenir que la question est mal posée, car il s'agit moins de savoir si *toute la terre* peut nourrir *tous les hommes* que de savoir si la répartition des produits humains entre les peuples est de nature à les satisfaire tous, ou s'il y aura, auprès des « brebis bien grasses » des peuples réduits à l'état de « loups affamés ». Voilà pourquoi l'aide entre les peuples riches et les peuples pauvres est une question de vie ou de mort pour tous !

## VII

C'est toujours avec un sentiment de profonde et ardente sympathie que nous nous tournons, nous, catholiques Français, vers la catholique Pologne, et si des différends absurdes mettent aux prises le gouvernement de ce pays avec le nôtre, cela ne nuit en rien à l'estime que nous gardons pour une Eglise engagée dans une lutte sans merci avec les ennemis de Dieu et de l'humanité elle-même.

Nos lecteurs n'auront pas manqué de lire avec grande attention les articles si documentés et si pathétiques publiés dans *la Croix*, sous la signature de Jean Falat, et qui se sont terminés dans le N° du 17 février 1950. Nous voudrions simplement apporter à ces articles une confirmation tirée de la Revue espagnole *Ecclesia*, du 14 janvier 1950. Il s'agit de deux observateurs qui ont pu passer en Pologne, à une date récente, plusieurs semaines et qui ont fourni le résultat de leurs constatations à l'Agence intercatholique de la Presse.

Ils ont voulu répondre surtout aux questions suivantes que nous nous posons tous : La nation, après cinq ans de régime communiste, a-t-elle changé de visage ? Comment vit-elle, s'habille-t-elle, se nourrit-elle ? Accepte-t-elle ou repousse-t-elle le marxisme ? A-t-elle apostasié sa foi ? Le communisme est-il en progrès dans le pays ?

Les écrivains en question, dont les noms ne sont pas divulgués, répondent que si le peuple est alimenté normalement, il s'habille très mal et qu'il est fort mécontent de son sort. Depuis deux ans surtout, la répugnance au communisme ne cesse de s'accroître, et, par contre-coup, jamais les églises n'ont été aussi pleines. Les entreprises privées n'ont cessé de diminuer en nombre et les entreprises nationalisées de se multiplier. La préoccupation principale de l'Etat a été assurément de refouler la faim. Mais il reste que chaque famille ne reçoit qu'une livre de viande par semaine. En revanche, les autres aliments, produits en Pologne, abondent et l'on croit que le pays envoie de grandes quantités de viande en Russie. Il se produit de temps à autre, dans toute la Pologne des vagues d'assemblées politiques, tenues par ordre des grands chefs communistes, lesquels exigent des compte rendus détaillés de ces réunions. Elles se tiennent en général le soir et jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les gens font tout ce qu'ils peuvent pour éviter d'aller à ces meetings et il n'est pas rare qu'un chef communiste envoie des rapports sur des assemblées... qui n'ont jamais eu lieu. On respire partout une atmosphère de méfiance. Les tramways et les trains semblent transporter des enterrements : l'on a trop bien appris, dans les derniers douze mois, que l'on ne peut parler franchement qu'avec les parents les plus intimes. Le régime est celui de la terreur et du soupçon. Le paysan et l'ouvrier font tout au monde pour éviter la propagande du régime. Le peuple doute de tout ce que disent les journaux, qui sont inspirés par le gouvernement. Ceux qui le peuvent, écoutent la radio étrangère, au risque d'être pris. Les arrestations arbitraires se multiplient.

Une chose est indubitable, c'est que ce désanchantement du communisme a provoqué un renouveau merveilleux de la foi. Tous doivent reconnaître qu'il n'y a jamais eu un pareil épanouissement d'esprit religieux. Les fidèles savent bien que si, sur des points accessoires, il peut y avoir des accords entre le gouvernement et l'Eglise, cependant il est impossible qu'il y ait jamais entente sur le fond. La jeunesse continue à être anticommuniste. Quand le gouvernement ordonna de retirer les crucifix de la façade des écoles, pour les mettre sur une paroi latérale, on vit, en certaines écoles, des croix taillées à même le mur, là même où l'on venait de l'enlever, ou bien le crucifix lui-même reparaissait en ce lieu. L'organisation de la jeunesse, sous le nom de Service de la Pologne, n'a pas eu de succès. Il faut reconnaître cependant que le communisme trouve des adhérents chez les étudiants du secondaire, en sorte que l'on peut estimer à 10 % le nombre de ces étudiants passés au marxisme.

A une époque antérieure, le gouvernement a envoyé des groupes de paysans en Russie, pour y prendre des leçons de culture collectiviste. Mais l'expérience n'a pas réussi. Les paysans polonais sont restés réfractaires. Les envois en Russie ont cessé.

Le système des pourcentages de production, tels qu'on les a vus dans les plans quinquennaux ou autres, ont provoqué la résistance obstinée des cultivateurs, qui se montrent hostiles et désillusionnés.

De tout cela, nous retiendrons, nous Français, que la meilleure réponse à faire au communisme, c'est de maintenir fermement notre foi catholique.

## VIII

L'un des résultats, non voulu certes, des assauts du communisme contre la foi catholique, a été la réouverture de *l'ère des martyrs*. Une chose doit mettre en rage le démon, c'est qu'il ne peut atteindre que les corps et qu'en les frappant, il contribue à la glorification des âmes. Tous les pays sous régime communiste sont en voie de donner à l'Eglise des héros qu'elle sera fière de placer sur ses autels. A ces pays, nous pouvons donner en exemple l'Espagne, qui n'a pas perdu de temps pour commencer de nombreux procès de béatification. Voici les principaux, d'après la Revue espagnole *Ecclesia*, en divers numéros de ces derniers mois.

Sous la présidence du R. P. Otal, vice-postulateur général des Ecoles pieuses d'Espagne, a été tenue la session solennelle de clôture du procès ordinaire diocésain, en la curie de Lérida, de la cause de béatification de cinq religieux de Peralta de Sal, martyrisés dans les premiers jours de la révolution marxiste. On va commencer immédiatement le procès « *de non cultu* » et l'examen des écrits des martyrs présumés. Le procès, espère-t-on, pourra être transmis à la Congrégation des Rites, dans les premiers mois de la présente année.

A Teruel, sous la présidence de l'évêque et en présence de nombreux religieux augustins, de chanoines, prêtres et fidèles, a été ouvert, dans la chapelle de l'évêché, le procès de béatification de l'évêque du lieu, frère Anselme Polanco Fontecha, et de son vicaire-général, Felipe Ripoll, faits prisonniers et mis à mort par les marxistes. Une commission médicale a procédé à l'exhumation des corps. La croyance populaire à Teruel est que les deux victimes furent de véritables martyrs de la foi et qu'ils moururent en odeur de sainteté.

L'évêque a chaleureusement fait l'éloge des vertus et du courage de son prédécesseur.

A Barcelone, on a célébré, dans la chapelle du palais épiscopal, l'ouverture du procès diocésain de béatification de P. Braulio-Maria Correr et de ses 21 compagnons, de l'Ordre de St-Jean-de-Dieu, qui furent tous immolés par les hordes rouges au sanatorium maritime de Calafell, le 30 juillet 1936. L'évêque de Barcelone, le docteur Modrego, prési-

dait la cérémonie, assisté de l'évêque de Colofon, frère Matthias Sola. Il s'y trouvait d'autre part de nombreux représentants des communautés de St-Jean-de-Dieu, de Barcelone, St-Baudilio et Manrèse.

A la curie épiscopale de Madrid, on a célébré la première séance du procès informatif diocésain, en vue de la béatification de 65 religieux augustins et de 20 Frères des Ecoles chrétiennes, martyrisés à Paracuellos de Jarama et dans les alentours de Madrid. La cérémonie était présidée par le docteur Eijo y Garay, évêque de Madrid-Alcala et patriarche des Indes.

Cette liste de procès diocésains n'est évidemment pas close. On sait que la révolution marxiste a fait de très nombreux martyrs en Espagne et il est bien juste que ces nobles confesseurs de la foi soient donnés en exemple à leurs compatriotes et à tous les catholiques de l'univers, comme il est juste que les atrocités commises par les marxistes soient connues et flétries à perpétuité.

Nous ne quitterons pas l'Espagne sans signaler un fait qui intéressera tout les amis de ce noble pays : dans son n° du 24 décembre, *Ecclesia* (espagnole) a donné l'information suivante :

Le pape Pie XII a décidé : 1° d'ériger un diocèse à Albacète, par découpage du diocèse de Carthagène et de celui de Cuenca ;

2° de créer les diocèses de Bilbao et de St-Sébastien, qui seront suffragants de Burgos ;

3° d'ériger en diocèses les administrations apostoliques de Barbastro, Ciudad Rodrigo et Ibiza.

Barbastro, qui dépendait jusqu'à présent de Huesca, n'a qu'un petit territoire et 46.000 habitants, mais le siège y remonte à l'an 1100. Ciudad Rodrigo, créé en 1175, dépendait de Salamanque et compte 140.000 habitants. Quant à Ibiza, c'est l'une des îles Baléares. Elle compte 40.000 habitants, qui dépendaient de Mayorque, mais qui avaient déjà formé un diocèse en 1782, jusqu'au Concordat de 1851. C'est en pays basque que le changement sera le plus important : le diocèse de Vitoria est désormais divisé en trois, avec Bilbao et St-Sébastien. Le nouveau diocèse de Bilbao contiendra toute la Biscaye et celui de St-Sébastien, tout le Guipuzcoa, tandis que Vitoria renfermera la province d'Alava et quelques enclaves voisines.

## IX

C'est toujours avec joie et avec une sorte de fierté que nous parlons ici de la jeune Eglise d'Afrique. Nous en avons dit, à maintes reprises, le rapide accroissement, rendu possible surtout par la multiplication des vocations ecclésiastiques et des prêtres indigènes. Nous avons décrit les Séminaires et donné le programme des études qui y sont faites. Tout cela donne l'impression d'une vitalité magnifique, d'un essor puissant et plein de promesses. Un article du R. P. L. Denis, S. J., professeur au Séminaire de Mayidi, au Congo belge, dans la *Nouvelle Revue Théologique* de décembre 1949, nous donne des renseignements sur les « *Revues théologiques africaines* ».

Le seul titre de cet article est une révélation. On se figure volontiers les missionnaires pour ainsi dire perdus dans la brousse, sans cesse en route pour visiter leurs chrétientés naissantes, et trop peu nombreux, trop mal outillés du reste en fait de bibliothèques, pour s'adonner à des travaux intellectuels originaux et suivis.

« Pourquoi, dira-t-on, créer des revues théologiques africaines, écrit le P. Denis, alors que la besogne de l'apostolat direct s'avère urgente et que les bras font défaut ? Les revues ecclésiastiques d'Europe — françaises et anglaises — ne suffisent-elles pas ? La vérité religieuse n'est-elle pas la même partout ? Attend-on de ces pays, où la civilisation est stagnante depuis des siècles, un renouveau de la théologie, des courants originaux et vivifiants ? »

Telle est l'objection. Et cependant les faits ont répondu en sens contraire. Au mois d'octobre 1945, Mgr Fourcadier, vicaire apostolique de Tananarive, était informé qu'à dater du 1er janvier 1946 les séminaires régionaux de l'Afrique belge allaient commencer la publication d'une revue destinée au clergé d'Afrique : la *Revue du Clergé africain.*

Or, le vénérable évêque répondait aussitôt en annonçant que, sans connaître la décision des séminaires du Congo belge, il faisait sortir de son côté, à la même date, le premier numéro de *L'Ami du Clergé malgache.* Six mois plus tard, on annonçait la prochaine publication d'une revue en langue anglaise. Ce ne fut cependant qu'au 1er mai 1948, que cet espoir fut réalisé par l'apparition du premier numéro de la *South African Clergy Review*

Comment expliquer ce mouvement ? Il est parfaitement exact que la tâche de l'apostolat, en Afrique, est partout urgente et écrasante. Mais c'est l'honneur de l'apostolat catholique de n'être jamais une sorte d' « activisme » extérieur. Ce n'est pas en vain que nous parlons souvent de l' « âme de tout apostolat ». Quand le laïcisme dressa l'enseignement laïque contre la foi chrétienne — car il a beau s'en défendre, à l'origine surtout, l'enseignement laïque fut bel et bien une machine de guerre contre la religion et il le reste dans l'esprit d'un certain nombre — il choisit, pour ses maîtres, un niveau intellectuel que nous appelons « primaire ». L'esprit primaire est demeuré la caractéristique de ce laïcisme de combat. Et cela aussi a été, à la longue, sa faiblesse. L'Eglise, au contraire, a toujours voulu, pour son clergé, une formation intellectuelle, morale, mystique, aussi complète que possible. L'apostolat chrétien veut être à la pointe de la civilisation, en même temps qu'il est le véhicule de la lumière divine. Or, les problèmes de l'apostolat ne sont pas partout les mêmes. Ils ont en Afrique des aspects particuliers qui ne sont bien connus que des missionnaires et du clergé local. De là, l'extrême utilité de Revues spécialisées, adaptées aux esprits et aux circonstances locales.

« En Afrique, la théologie de la rédemption universelle des hommes, la théologie sacramentaire doivent faire l'objet de recherches particulièrement approfondies. La morale et les prescriptions canoniques concernant le mariage doivent être étudiées avec un soin spécial. Les questions de justice se posent sous un angle social plus accusé, moins individuel qu'en nos pays d'Europe ou d'Amérique. Les pratiques superstitieuses suscitent des cas de conscience difficiles et réclament, semblent-t-il, une mise au point des principes traditionnels. »

Il est bien entendu que les dirigeants de ces jeunes Revues ne visent aucunement — « pour l'instant » — dit le P. Denis, à la création d'une nouvelle école de théologie. « Mais pourquoi n'en

serait-il pas ainsi plus tard ? » L'Afrique se réveille. Partout, les germes y sortent des sillons. Il est indispensable que le continent noir entre dans la grande collectivité théologique de l'Eglise, qu'il y apporte sa note particulière, qu'il contribue à sa façon au progrès du dogme.

Avant de se lancer dans la publication d'une *Revue du Clergé africain*, le R. P. Denis nous apprend qu'il consulta les évêques, les supérieurs religieux d'Afrique, puis les professeurs de séminaires africains, enfin les « missionnaires de brousse », comme on les appelle aussi là-bas. Tous les prêtres consultés furent unanimes à réclamer des « cas de conscience adaptés à la vie africaine », une rubrique intitulée : « consultations », des articles de dogme solides et bien faits, tout en restant simples et dépouillés de tout appareil inutile d'érudition « scientifique ». Il fallait avant tout du pratique et du vigoureux. Mais on voulait aussi avoir 1° des nouvelles de Rome, centre de la chrétienté ; 2° des renseignements sur la vie catholique africaine ; 3° des plans de sermons, clairs, courts, imagés ; 4° des articles sur les sectes protestantes, très actives en Afrique et hostiles au catholicisme qu'elles présentent comme rétrograde, idolâtrique, antibiblique, comme si l'on était toujours à l'époque des accusations absurdes des « novateurs » du XVI$^e$ siècle !

Sur les données qu'on vient de voir, la *Revue du Clergé africain* a fixé sa « ligne » et elle la maintient à l'heure actuelle. Elle est lue dans tous les coins d'Afrique où l'on parle français. Son directeur, le P. Denis, nous donne des chiffres : au 1$^{er}$ novembre 1949, elle comptait 1890 abonnés, dont 1100 pour l'Afrique belge, 550 pour les colonies anglaises, portugaises, mais surtout françaises, 150 en Belgique et une centaine pour le reste du monde. Le Pape lui-même envoya une particulière bénédiction apostolique à la Revue, en juillet 1946.

Il est probable que les autres revues africaines marchent dans la même voie. Nous ne pouvons que leur souhaiter les plus brillants succès et faire nôtre le vœu final du R. P. Denis :

« Clergés d'Europe et d'Afrique, unis dans le saint Sacrifice de la messe, nous devons joindre nos efforts et nos prières, pour que partout, l'idée chrétienne triomphe, pour que le Christ règne dans tous les cœurs ! »

## X

Le Thibet a toujours passé pour l'un des pays les plus mystérieux et les plus inaccessibles de la terre. Situé à une altitude moyenne de 5.000 mètres, supérieure à celle de notre Mont-Blanc, ce vaste plateau, deux fois et demi plus grand que la France, est surnommé « le toit du monde ». Nous avons tous lu, dans notre jeunesse le palpitant récit publié par le P. Huc, un Toulousain (1813-1860), qui réussit, en 1844, avec le P. Gabet, à pénétrer jusqu'à Lhassa, habillé en lama.

L'exploit du P. Huc vient d'être renouvelé. Dans le *Bulletin salésien* de janvier 1950, un article s'intitule : *Seul et à pied au Thibet interdit, Un reportage de « Jeunesse et Missions »*. Le héros de ce tour de force se nomme le R. P. Detry, chanoine du Grand-St-Bernard. On sait que, depuis 1929, sur l'ordre du pape, les religieux du célèbre hospice ont fondé une maison de secours, aux abords du Thibet. Les rudes montagnards que sont ces religieux y font merveille. Mais le P. Detry est, selon le mot de *Paris-Presse*, « d'un format et d'une trempe peu ordinaire ». C'est un ancien champion de boxe, un ancien coureur d'automobile, un pilote d'avion, un nageur de première force. Le titre de chanoine ne lui a rien enlevé de ses talents antérieurs !

Il a pu totaliser 3.900 km en terre inconnue et hostile, dont 3.000 à pied, avec des aventures extraordinaires. Une caméra de prise de vues à la main, un sac sur les épaules et 20 francs suisses en poche, tel était son bagage. Il a rapporté de là-bas des documents exceptionnels, des connaissances ethniques et géographiques d'une telle valeur que l'Académie royale de Londres en a demandé la communication. Il a pu, notamment, filmer le grand Lama à Tond-Jouhing.

Le P. Detry a raconté lui-même son voyage, dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, devant 2.300 auditeurs, tandis que 22 agents contenaient au dehors une foule houleuse, qui n'avait pu entrer. Il dut renouveler sa conférence au Palais de la Mutualité, à la salle Iéna, à Neuilly, au Musée du Louvre. Il rencontra des auditoires non moins avides à Rennes, St-Brieuc, Angers, Bordeaux, Toulouse, la Côte d'Azur, Lyon, Lille, Tourcoing.

Il est à désirer qu'un livre nous donne quelque jour le détail de ce voyage étonnant. Pour l'instant, nous n'en avons que quelques épisodes, assez savoureux du reste.

Voici par exemple le chef Po-Tsou. C'est un vigoureux gaillard, grand et musclé. Il reçoit le P. Detry à sa table : repas abondant, champignons au lard, thé, beurre. Le chef vante sa dernière emplette : un fusil. Après le déjeuner, sans doute pour faciliter la digestion, le chef propose au Père la lutte à main plate. Heureusement que de tels usages n'existent plus chez nous : on serait obligé de se méfier avant d'accepter une invitation. Rappelons-nous cependant le *catch* entre François I$^{er}$ et Henri VIII, au Camp du Drap d'Or ! Le chef thibétain ne se doute pas — tel Henri VIII — qu'il a affaire à forte partie. Le P. Detry n'a pas oublié son passé de champion. En un tournemain, Po-Tsou est par terre ! Il en rit heureusement. Mais le chef veut jouir d'un autre combat, avec l'un des porteurs cette fois. Deuxième round, deuxième succès ! Po-Tsou est fixé. Il propose alors d'essayer le fusil neuf. On monte sur le toit de la maison : la cible sera une pierre blanche, là-bas, sur la pente de la montagne. Le Père n'est pas très rassuré. Le pugilat qu'il vient d'exercer pourrait le faire trembler sans le vouloir. Po-Tsou, cependant, vise et touche. Il tend l'arme au Père, en renouvelant sa demande. Le missionnaire ne peut refuser. Il prend l'arme, la serre fortement contre son épaule et tire. Là-bas, la pierre blanche vole en éclats ! L'admiration de Po-Tsou ne connaît plus de bornes. Le lendemain, il admet son hôte aux rites lamaïques : allumage des fours d'encens sur le toit, aspersions d'eau bénite. Il se laisse même photographier, ce que les lamas redoutent par dessus tout : « Ces étrangers vous prennent la figure sur des papiers, sait-on s'ils n'emportent pas votre âme avec ? »

Quand le P. Detry s'en va, Po-Tsou lui prête ses propres vêtements et appose son sceau sur son carnet de route, ce qui lui servira de passeport.

Un peu plus tard, le voyageur tombe entre les mains d'un autre lama, nommé Gumbo - Pumbo. Celui-ci se montre plutôt méfiant. Et cependant c'est le beau-frère de Po-Tsou. Mais ni le passeport de ce dernier, ni ses habits que porte le Père ne semblent adoucir Pumbo. Le voyage va-t-il s'arrêter là ? Le P. est prisonnier. Comment s'en tirera-t-il ? Heureusement, la Providence lui vient en aide. Un jour, Pumbo lui remet de vieilles jumelles et lui fait comprendre qu'il doit les réparer. Le missionnaire est bien embarrassé, mais il sent bien qu'il n'en doit rien laisser voir. Une idée lui vient : il jette ostensiblement un regard de dédain sur les vieilles lunettes et sort de son bagage des jumelles neuves. Il les tend au lama émerveillé et lui fait comprendre qu'il les lui donne. Pumbo, au comble de la joie, veut les essayer. Il monte sur le toit, il les ajuste à ses yeux. Miracle ! Il voit cent fois mieux qu'avec les anciennes ! La glace est rompue. Le P. Detry est promu chef. Pumbo se montre reconnaissant, il envoie partout des ordres pour que le voyage du Père soit facilité et pour qu'il soit reçu partout avec déférence !

Et voici un troisième récit, pour lequel nous laissons la parole au voyageur lui-même :

« On m'avait appelé, dit-il, chez un lama dont la jambe était malade. Ne sachant trop que lui faire, je lui mis sur le mollet un peu de désinfectant et lui donnai un cachet d'aspirine, qui le soulagea. Le lama, comme il est de règle au Thibet, voulut absolument me payer. Il me présenta quelques pièces de monnaie ; je les refusai. Croyant ne m'avoir pas offert assez, il chercha dans ses trésors et me tendit... une magnifique jarretière ! Retenant mon sourire, je déclinai l'offre. Le malade alors se dépouilla de son talisman, une dent de daim, et me pria de l'accepter. Comme je refusai encore, il me regarda dans les yeux, puis me dit simplement, en désignant le ciel du doigt : « Toi et moi, nous travaillons pour là ! »

Le Père se sentit, cette fois, payé de ses efforts !

## XI

Nous ne terminerons pas cette chronique sans dire un mot des débuts de l'année sainte. La *Civiltà cattolica* nous en raconte les événements principaux dans sa régulière *Cronaca contemporeana*. C'est par milliers que les pélerins sont déjà venus à Rome, de toutes les parties du monde. On les voit, par groupes nombreux, envahir chaque jour les quatre basiliques désignées pour le gain du Jubilé : St-Pierre, St-Jean-de-Latran, Ste-Marie-Majeure et St-Paul-hors-les-Murs. Mais en dehors des pélerinages organisés, on remarque quantité de visiteurs individuels, venus par tous les moyens, à pied, en automobile, par le train ou en avion. On note aussi des groupes de fidèles de Rome. Parmi les manifestations les plus importantes, il faut signaler celle des Prêtres, Séminaristes et Elèves des Instituts ecclésiastiques de Rome. Ils avaient commencé les visites aux basiliques, le 26 décembre, à St-Pierre, sous la présidence du pape en personne. Ils les continuèrent, le 27, à St-Paul, le 29, à St-Jean et Ste-Marie-Majeure. C'était par milliers que l'on pouvait les dénombrer. En tête marchait la croix pénitentielle. Ils formaient une procession magnifique, sous la présidence de Mgr Martin O'Connor, recteur du Collège américain du Nord, de Mgr Luigui Traglia, Vice-Gérant de Rome — c'est-à-dire adjoint au cardinal-Vicaire — et de Mgr Jean Bucko, visiteur apostolique des Ruthènes de rite byzantin, mais résidant en Europe occidentale.

Autre groupe, très remarqué, celui du Comité central de l'Année Sainte, dirigé par Mgr Valerio Valeri, président du Comité, et qui accomplit les quatre visites, le 31 décembre.

A la suite d'un Congrès tenu à l'*Angelicum*, les Lauréats catholiques, au nombre de 1.300, achevèrent aussi leurs visites, qui avaient alterné avec leurs séances de Congrès et ils furent reçus par le pape, le 30 décembre, après leur visite à St-Pierre. L'année 1950 s'ouvrit par la messe du pape célébrée à St-Pierre, en présence de 450 pélerins d'Argentine, pour la plupart du diocèse de Rosario, de 300 Allemands des divers diocèses d'Allemagne occidentale, d'une trentaine d'universitaires belges, des élèves du collège de Sorèze (France), d'autres groupes venus de France, Espagne, Angleterre, Belgique, Hollande, Suisse, Amérique du nord, Brésil, des élèves du collège Canossiano de Vérone, de celles des Ursulines des Sts-Ambroise et Charles, à Milan. Toute cette foule fut profondément émue d'entendre le pape répondre aux acclamations qui avaient salué son arrivée, en s'exprimant. tour à tour, en italien, anglais, français, allemand, espagnol et portugais.

C'est du reste quotidiennement que le pape parle aux groupes de pélerins qu'il reçoit en audience dans leur langue propre. Une note de particulière bienveillance fut remarquée dans l'audience accordée le 5 janvier à 1600 jeunes filles inscrites à l'association des Guides italiennes. Elles venaient de 73 diocèses différents d'Italie, chaque groupe portant sa « flamme » et elles furent présentées au Saint-Père par la princesse Marie Massimo Lancellotti, présidente de l'association. Le pape se plut à souligner, chez les représentants de cette organisation de jeunesse, « les nobles aspirations, les généreux sentiments, le désir d'action, baignant dans une atmosphère de joie sereine ». Il est clair que le pape attache une très grande importance à tout ce qui engage la jeunesse de notre temps dans un grand élan d'enthousiasme pour les valeurs éternelles de la civilisation chrétienne. Le pape rappela que la première « Promesse » de l'association des Guides avait eu lieu « dans les refuges sacrés du cimetière de Priscille, alors que dans la Rome occupée, on ne permettait pas les cérémonies publiques. »

« L'esprit des Catacombes, s'écria le pape, et la conscience du temps présent, se sont alors répandus dans vos jeunes âmes, en une indissoluble et fructueuse union, sous le regard de la Mère de Dieu, et la protection de S. Georges, le chevalier sacré.

Des neiges des Alpes, jusqu'à la Sicile ensoleillée, votre association n'a cessé de gagner en profondeur et en extension. En 73 diocèses d'Italie, fleurit et fructifie la semence à laquelle Nous avons accordé notre bénédiction, en la fête de l'Immaculée de 1944. »

Et le Souverain Pontife termina son allocution par un brûlant appel à l'union « jamais interrompue, à la présence de Dieu ».

L'article de la *Civiltà* que nous résumons (21 janvier 1950), signale cependant qu'en face des déploiements de fidélité au Saint-Siège et d'attachement passionné à la foi chrétienne, on remar-

que l'attitude hostile et méprisante d'une certaine presse, qui semble chercher son mot d'ordre chez les Pharisiens du Jour des Rameaux d'il y a 1900 ans ! A en croire ces journaux, le Jubilé serait une déception, et aussi la source de « notables incommodités — *disagi* — », pour la population romaine. Heureusement, le bon sens romain se moque de ces récriminatins malignes. La municipalité de Rome a tenu, au contraire, le 26 décembre, à recevoir solennellement au Capitole les représentants des pays étrangers accourus pour l'Année Sainte. A cette réception, on vit des délégués de l'Espagne, de l'Irlande, des Philippines, du Salvador, de Pologne, du Chili, du Venezuela, de l'Equateur, de la Bolivie, de St-Domingue, de la Colombie, de l'Argentine, de l'Egypte, de la Grande-Bretagne, de l'Inde, du Paraguay, de la Chine, etc.

La Radio nationale italienne a tenu à marquer l'Année Sainte par toute une série de transmissions de caractère religieux, au nombre desquelles nous noterons l'*Athalie* de Racine, le *Partage de Midi* de Claudel, la *Jeanne d'Arc* de Péguy.

Parmi les réceptions les plus solennelles du Vatican, nous signalerons encore celle du maire de Rome, Salvatore Rebecchini, celle de la reine Elisabeth de Belgique, celle des officiers et marins américains, et plus récemment (7 mars), de 5 princes, 10 princesses, 12 comtes et 26 comtesses de Bavière et Wurtemberg.

Parmi les béatifications qui doivent marquer cette Année Sainte, nous voudrions donner aux jeunes de chez nous l'exemple de ce jeune bienheureux de 15 ans, Dominique Savio, qui a été béatifié le 5 mars. Sans doute, elle est déjà longue la liste des « jeunes saints », dans l'Eglise : Thérèse de Lisieux, Elisabeth de Thuringe, Germaine Cousin, Jeanne d'Arc, Gabriel de l'Addolorata, Louis de Gonzague, Jean Berchmans, Stanislas de Kotska, sans parler, dans les temps anciens, de Cécile, d'Agnès, de Tarcisius, de Pancrace, ou, tout près de nous, de Maria Goretti !

Le jeune Dominique Savio, dont le R. P. Auffray vient de publier la vie, chez Vitte, va s'ajouter à la radieuse phalange des « jeunes ». Pie X semble avoir prévu que notre âge verrait des béatifications de jeunes : « Il y aura des saints parmi les enfants ! » disait-il, en instituant la communion précoce et fréquente. Pie XI déclarait au Postulateur de la cause de Dominique Savio : « Dépêchez-vous d'obtenir du ciel les deux miracles nécessaires à la béatification. J'ai besoin de cet enfant ! J'ai besoin de cet enfant ! » Mais c'est à Pie XII qu'est revenue la joie de couronner le jeune bienheureux. Rappelons qu'il mourut, emporté par la maladie, en 1857, avant d'avoir achevé ses 15 ans. Don Bosco écrivit sa vie et cette biographie d'un saint par un saint garde tout son prix [1].

L. Cristiani.

[1] Cf. *Ami*, 29 mars 1950, p. 190-191.

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus Bibliographiques

**CATHOLICISME hier, aujourd'hui et demain. — Fasc. VI, VII, VIII : Calice-Confrères. — Paris,** Letouzey, 1949, 1950.

Avec ces trois fascicules s'achève le tome II de la nouvelle encyclopédie religieuse : indice de la rapidité de la publication, qui ne nuit pas nécessairement à la variété ou à la qualité des articles et des notices (*Fervet opus !*). L'information tient compte des dernières publications, l'érudition aussi bien que l'actualité trouvent leur dû, les éléments de base d'une question ne suppriment pas les applications pratiques, ainsi *Chaines exégétiques* est précédé de Travail à la *chaine*, comme les *Calliste* papes ou évêques l'ont été de renseignements précis sur les diverses manières dont un *calice* perd sa consécration.

L'ensemble est donc d'excellente tenue ; cependant, voici quelques remarques ou peut-être quelques critiques. *Calvin* a su envisager les différents problèmes que posent la carrière et la pensée du réformateur ; on regrette que *Cambrai* oublie la gloire hors ligne (en France) de ce diocèse : ses immortels polyphonistes du XVIe siècle ; *Canonisation* ne cite que le début du can. 2.138, ce qui laisse échapper une disposition non négligeable ; la *Catéchèse* dans sa phase primitive (évangile oral) n'a été qu'entrevue ; *Cathédrales* aurait gagné à donner de brefs renseignements sur les dimensions de ces édifices ; de plus, on voudrait connaître la valeur des sources historiques qui font remonter au XIe siècle la cathédrale de Langres et fixent en 1196 sa consécration ; *Catholicisme* social ne néglige pas les réserves normales sur le « *Sillon* »; *Capitalisme, Chrétiens* progressistes, *Civisme, Classes* sociales, *Communisme, C.F.T.C.* seront appréciés de ceux qui entendent contribuer à une Action catholique éclairée ; *Casuistique, Célibat, Cinéma, Chasteté* font valoir d'importantes considérations. Les diverses institutions adaptées à l'apostolat des *Campagnes* n'auraient pas dû dispenser d'un article d'ensemble sur les aspects religieux spéciaux au monde rural ; *Centrales, Centre, Cercles* catholiques, *Conférences, Césarienne* (opération), *Chemin* de la Croix, *Classes* des services, *Colonies* de vacances, *Communion, Confirmation* retiendront, à plus d'un titre, l'attention.

Les ordres religieux et leur influence apparaissent dans *Carmélites, Carmes, Chartreux, Cisterciens, Citeaux* et diverses congrégations religieuses, comme celles dont le nom se réclame de la *Charité* ; *Césaropapisme, Chronologie* biblique, *Chinois* (rites), livre des *Chroniques* (Paralipomènes), *Clergé*, voire *Clergé* indigène se recommandent par la précision de leur érudition ou par des renseignements juridiques utilisables. De brèves notices sont consacrées à des contemporains, tels l'éminent canoniste, le *P. Cappello*, le chan. *Cardjin*, fondateur de la J.O.C., le Dr *Carrel*, etc.

Il est regrettable que l'art. *Charité* n'expose pas le caractère essentiellement surnaturel de cette vertu, reine des vertus théologales et des autres, et oublie certaines distinctions nécessaires ; l'intérêt d'un ouvrage comme *Erôs* et *Agapê* ne devrait pas faire oublier l'étude de S. Thomas (IIa-IIae, q. 23 à 45) ou le *Traité de l'Amour de Dieu* de S. François de Sales ; ce sont autorités classiques à ne pas négliger. La bibliographie de religion des *Celtes* ne mentionne pas *Cultes indigènes des Lingons*, de G. Drioux (Paris, Aug. Picard), autorité en la matière ; *Cerfroid* (fasc. 7) ne semble pas connaître l'Eglise et le rachat des

*Captifs* (fasc. 6) ; mystique du *Clergé* séculier (spiritualité, moins en vogue, serait plus heureux) ignore l'ouvrage qui est à la base de la question : *La vie intérieure* de l'illustre cardinal Mercier ; *Commixtion* ne cite pas *Immixtio et Consecratio* de Monseigneur M. Andrieu.

Cette liste et quelques autres remarques qui pourraient la prolonger marquent l'intérêt que nous portons à *Catholicisme* qui se doit de demeurer ce que désirent son dévoué directeur et ses excellents collaborateurs.

---

Gustave THILS, professeur à l'Université de Louvain. — **Théologie des réalités terrestres. — II. Théologie de l'Histoire.** — Grand in-8 de 112 p. — Paris, Desclée de Brouwer.

L'auteur a déjà publié les « Préludes » de cette théologie. L'*Ami* en a indiqué l'orientation générale (1947, p. 527), en descendant, à propos des questions sociales, dans les détails de cette orientation (id., p. 862-3). Dans ce nouveau volume, M. Thils veut préciser ce que peut et doit être une théologie de l'histoire temporelle de l'humanité. Cette théologie doit s'originer à la révélation ; elle s'oriente dans le sens qu'indique l'espérance théologale, non seulement vers l'attente d'un autre monde, royaume souverain de Dieu dans les élus, mais déjà vers la réalisation, autant qu'il est possible, de la royauté terrestre du Seigneur en ce monde.

Progrès dans l'histoire, qui n'implique pas nécessairement une continuité ascendante et une réalisation totale. La théologie devra donner le sens exact de ce mouvement, fixer son point de départ et son point d'arrivée. Bien des auteurs ont déjà exprimé leur sentiment à cet égard. M. Th. entend reprendre la question plus complètement. Le royaume de Dieu à réaliser doit tenir compte de la loi de l'ordre chrétien, dont la meilleure formule est l'antithèse de l'Esprit et de la chair. Le progrès est authentique dans la mesure où le *Pneuma divin*, élément de progrès, l'emporte sur la *Sarx*, élément de régression et de dégénérescence. D'autres antithèses — lumière et ténèbres, amour et haine, vie et mort, vérité et mensonge — sont également, à ce sujet, caractéristiques de la pensée néotestamentaire.

C'est donc l'emprise de l'Esprit sur la création avec ses répercussions collectives et culturelles ici-bas qui doit être le véritable critère permettant de juger de la valeur des hommes, des civilisations, des activités et des réalités les plus terrestres. Elle aura peut-être même une portée prophétique sur l'état de l'humanité au stade définitif. L'auteur ne dissimule pas les difficultés d'une pareille théologie. Mais, « malgré tout, et malgré les apparences, le chrétien peut être animé d'une incoercible espérance : son action « spirituelle » est un apport à une œuvre qui, selon les vœux du Christ, grandit et croît inlassablement... Que le chrétien espère donc, sans crainte et sans arrière-pensée, l'établissement de la royauté terrestre du Seigneur. »

La théologie de M. Th. est à l'optimisme ; mais il sera bien difficile, semble-t-il, de lui donner des contours précis et des formules nettes.

---

Ludovicus FANFANI, O. P. — **Manuale theorico-practicum Theologiæ Moralis ad mentem D. Thomæ. — T. I. Pars fundamentalis.** — In-8 de xx-648 p. — Romæ, Libraria Ferrari, via dei Cestari, 2, 1950.

Les reproches faits habituellement aux manuels de théologie morale ont été récemment ramenés par le P. Creusen, S. J. (professeur à la Grégorienne) aux trois points suivants :

1° leur caractère *négatif :* les manuels mettent trop souvent tous leurs soins à énumérer et analyser les péchés sans donner toute l'importance qu'elles méritent aux vertus, à leur acquisition, à leur exercice, à leur perfectionnement ;

2° leur *manque d'ordre logique,* et par conséquent de clarté. Ce défaut provient de la multiplicité des sujets abordés (le même acte pouvant par ex. relever de la loi naturelle, d'une loi ecclésiastique et d'une loi civile, être imperé par plusieurs vertus, etc.), et par l'emploi simultané de méthodes divergentes, amenant à juger de la moralité des actes humains tantôt du point de vue des vertus, tantôt de celui des préceptes, etc.

3° *l'oubli du caractère surnaturel* de l'ordre actuel réellement existant : le point de vue humaniste peut être utile en bien des points : il n'est suffisant nulle part.

C'est avec la volonté d'éviter ces défauts que le R. P. Fanfani, professeur au Collège Angélique de Rome, s'est proposé de composer un traité de théologie morale dont il publie le tome I.

L'ordre suivi est celui de la Somme Théologique. La formation du jugement est le souci primordial de l'auteur : il s'y efforce en se référant constamment aux principes, aux arguments, aux explications du Docteur Angélique. L'application pratique est indiquée d'abord par des déductions doctrinales, puis par quelques cas, peu nombreux, choisis à titre d'exemples. L'étudiant et le lecteur n'ont donc pas l'impression de se mouvoir péniblement dans des broussailles, mais au contraire de marcher au but dans la sûreté et la clarté.

Six traités sont présentés dans ce Ier tome : la fin dernière, les actes humains, la loi, la conscience, les vertus et vices, les péchés. A ces derniers l'auteur a annexé un traité complet des censures, qui ne pouvait être qu'un commentaire du Code. Seule une raison pratique pouvait motiver l'introduction de cette étude, d'ailleurs compétente, dans un volume de théologie morale fondamentale.

Une bibliographie sommaire est donnée au début de chaque traité. Mais trop souvent, à notre gré, les opinions mentionnées ou réfutées sont attribuées à des *alii* anonymes. On souhaiterait que le souci de précision en cette matière soit partout aussi attentif que dans l'exposé des « systèmes moraux », probabilisme et consorts.

Mais partout, et ce sont les qualités dominantes de ce premier volume, se trouvent l'ordre et la clarté thomistes, si bienfaisantes pour la formation de confesseurs au jugement averti, droit et prudent.

---

Chanoine G. BARDY. — **Les religions non-chrétiennes.** — In-18 de 362 p., 4 grav. hors texte, 320 fr., Paris, Desclée, 1949.

M. Bardy est certainement l'homme au monde qui connaît le mieux la littérature chrétienne des premiers siècles. Dans son avant-propos, il s'excuse de s'être risqué sur un domaine qui n'est pas le sien. Il a cédé à « d'affectueuses instances » nous dit-il, avec le seul désir et l'espoir de « servir à quelque chose et à quelqu'un ». Son livre est honnête parce qu'il est l'œuvre d'un travailleur consciencieux. Il constitue un sérieux progrès sur celui de Bricout : *Où en est l'histoire des Religions ?* Il est plus nouveau, plus moderne que celui du P. Huby, *Christus*, 1912, mais je ne suis pas sûr qu'il le dépasse. Un spécialiste se rend tout de suite compte des ouvrages dont l'auteur s'est servi pour composer son volume, mais à une foule de petits détails il s'aperçoit aussi qu'une information de première main fait défaut. Ainsi par exemple les pages consacrées à la Crète et à son influence sur la religion grecque sont insuffisantes. Les relations entre la Grèce et l'Asie Mineure n'ont pas été assez soulignées. Il y a